

Du fond de l'opaque j'écris

Les Liguries d'Italo Calvino

Je commencerai par décrire tout ce que je vois du point où je suis : au-dessus et au-dessous de moi, il y a des falaises abruptes ; je me trouve sur le promontoire de la côte là où l'espace s'élargit ; une terrasse sur la mer ; en haut des falaises, il y a des murailles très hautes, blanches et grises...

L'œil vivant

« Monsieur Palomar se tient debout et regarde une vague. Ce n'est pas qu'il soit absorbé par la contemplation des vagues. Il n'est pas absorbé, car il sait très bien ce qu'il fait : il veut regarder une vague et il la regarde. » Se tenir debout, regarder la mer, et plus précisément une vague, cette vague, et savoir ce que l'on fait, se tendre tout entier vers ce que l'on regarde, se concentrer, faire attention : c'est là une attitude que l'on rencontre si souvent dans l'œuvre d'Italo Calvino qu'il n'est pas difficile d'y voir un trait de la personnalité de l'écrivain, et plus encore une dimension de son monde vécu et exprimé. Pour bien voir, et pour bien dire, il faut se poster en hauteur : « nous vîmes dans

le fond de la vallée une file de torches s'allumer sur le chemin muletier; puis, quand elle passa sur le pont, nous pûmes distinguer une litière portée à bras. Aucun doute : c'était le vicomte qui revenait de la guerre ». C'est la position du jeune narrateur du *Vicomte pourfendu*. Dans *Le Sentier des nids d'araignée*, « Pin est assis au sommet de la montagne. Seul. Des rochers couverts d'arbustes descendent à pic sous ses pieds, et des vallées s'ouvrent jusqu'au fin fond là-bas, où coulent les fleuves noirs ». Cette posture (qui dicte une position énonciative) s'est incarnée dans l'œuvre de Calvino à travers un des héros les plus attachants de la littérature du vingtième siècle : Cosimo di Rondò, le baron perché, ce jeune homme obstiné qui résolut de vivre parmi les arbres. « Cosimo regardait le monde depuis son arbre : chaque chose, vue de là-haut, était différente, et c'était déjà une source d'amusement », ou encore : « Mon frère se tenait comme un homme de vigie. Il regardait tout et tout semblait comme rien ». Cosimo, qui n'a rien d'un indifférent, se penche sur le monde : « Cosimo pouvait rester immobile pendant des heures à regarder les paysans travailler ». L'attitude du spectateur engagé correspondrait ainsi à une morale et sans doute à une politique : « Mon frère, répondis-je, soutient que si l'on veut bien regarder la terre, il faut se tenir à la bonne distance, et le fameux Voltaire apprécia beaucoup la réponse ». Pour regarder et pour agir aussi il faut se tenir à la bonne distance, telle semble être une des leçons du *Baron perché* — le livre paraît en 1957, l'année même où Calvino démissionne du Parti Communiste Italien pour rester fidèle à ses principes. Et c'est d'une manière tout aussi intéressante que Calvino intitule *La Journée d'un scrutateur* le récit d'Amerigo Ormea qui doit surveiller les scrutins de vote dans le siège électoral du Cottolengo de Turin.

Car scruter, ce n'est pas seulement surveiller avec attention la légalité d'une élection, c'est soumettre le monde à la légalité d'un regard — *scrutari*, en latin, c'est fouiller du regard, rechercher, explorer. Et dans *Si une nuit d'hiver un voyageur* « Silas Flannery regarde avec une longue-vue montée sur un trépied une jeune femme sur une chaise longue qui lit un livre sur une autre terrasse deux cents mètres plus bas ». Enfin, il n'est pas jusqu'aux héros des *Villes Invisibles*, Kubilaï Khan et Marco Polo qui ne se retrouvent le soir sur les terrasses des palais pour regarder le monde d'en haut, et voir « le temps venir ». Dans ces récits faits sur la terrasse, Polo évoque des villes faites de terrasses et de balcons et la syntaxe de la prose se déploie alors en paliers comme dans la célèbre gravure de M. C. Escher où la superposition des plans trouble le regard.

Ces figures de scrutateurs et ces scènes d'observation peuvent être reconduites à un rêve que formule Wolmar, le personnage du mari dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, le roman de Jean-Jacques Rousseau : « si je pouvais changer la nature de mon être et devenir un œil vivant je ferais volontiers cet échange ». Devenir un œil vivant ? Ce rêve habite les personnages de Calvino et Calvino lui-même qui écrivait à son éditeur français dans une lettre du 1^{er} décembre 1960 : « en bref, ce à quoi je tends, la seule chose que je voudrais pouvoir enseigner, c'est une manière de regarder, c'est-à-dire, d'être au cœur du monde. Au fond, c'est la seule chose que puisse enseigner la littérature¹ ».

Jean Starobinski (qui consacra une puissante étude à notre auteur²) fit de la formule de Wolmar le titre d'un ouvrage consacré à *La Relation critique* et nous savons que Calvino connaissait ce livre parce qu'il le cite³. Or on trouve dans la préface de *L'œil vivant* ces remarques précieuses : « L'acte du

regard ne s'épuise pas sur place, il comporte un élan persévérant, une reprise obstinée, comme s'il était animé par l'espoir d'accroître sa découverte ou de reconquérir ce qui est en train de lui échapper. Ce qui m'intéresse, c'est le destin de l'énergie impatiente qui habite le regard et qui désire autre chose que ce qui lui est donné guettant l'immobilité dans la forme en mouvement, à l'affût du plus léger frémissement dans la figure au repos, demandant à rejoindre le visage derrière le masque, ou cherchant à se reprendre à la fascination vertigineuse des profondeurs pour retrouver, à la surface des eaux, le jeu des reflets⁴ ».

Ne croirait-on pas suivre ici le regard de monsieur Palomar ? Calvino a expliqué ce qu'il entendait par « visibilité » dans la quatrième de ses *Leçons américaines* (où il fait référence à Jean Starobinski)⁵. Voulant se situer dans l'histoire de l'imagination littéraire, et précisant que « sa démarche tend à unifier la génération spontanée des images et l'intentionnalité de la pensée discursive », Calvino propose une remarquable archéologie de la visibilité : « disons que plusieurs éléments concourent à former l'imagination littéraire, en ce qu'elle a de visuel : l'observation directe du monde réel, la transfiguration fantasmatique et onirique, le monde figuratif tel que le transmet la culture à ses différents niveaux, sans oublier le processus d'abstraction, de condensation et d'intériorisation de l'expérience sensible qui joue un rôle décisif tant dans la visualisation que dans la verbalisation de la pensée⁶ ».

On ne nous en voudra pas de détailler un peu ces trois étapes : il y a d'abord le regard qui s'applique directement à la vision du monde réel (regarder, c'est observer) ; il y a ensuite le regard qui se détache des contours du monde et gagne les territoires du rêve privé ou collectif (regarder, c'est figurer et se

Ligurie maigre et osseuse

Derrière la Ligurie des panneaux publicitaires, derrière la Riviera des grands hôtels, des maisons de jeu, du tourisme international, s'étend, oubliée et inconnue, la Ligurie des paysans.

Différente de toutes les campagnes qu'on trouve en plaine ou dans les collines, la campagne ligure semble, plus qu'une campagne, une échelle. Une échelle de murs de pierre (les « *maisgei*¹ »), et d'étroites terrasses cultivées, (les « *fásce*² »), une échelle qui commence au niveau de la mer et grimpe parmi les hauteurs arides jusqu'aux montagnes piémontaises : témoignage d'une lutte séculaire entre une nature avare et un peuple aussi travailleur et tenace qu'il a été abandonné et exploité.

Il n'existe en Ligurie ni latifondiste, ni grand propriétaire terrien : chaque famille cultive pour son compte les rares « *fásce* » qu'elle possède. Mais cette condition de petit propriétaire n'offre qu'un avantage illusoire : si le capitalisme de la terre n'a pas pris en Ligurie, c'est parce que cette terre pauvre et fatigante se prêtait peu à être exploitée à faibles coûts. C'est ainsi qu'il fut possible au journalier et au paysan — dans les siècles passés déjà — de libérer par son labeur ses terres de la possession des riches et du clergé et de rester combattre, tout seul, contre la sécheresse qui désolait les récoltes, contre les éboulements qui disloquaient les murs, contre la terre dure et mauvaise, parcellisée

en « *fasce* » minuscules et qui ne se prêtaient pas au travail de la charrue mais seulement à celui des bras, armés de la houe traditionnelle à deux ou trois dents : le « *magaiu*³ ». Les héritages qui distribuaient les terres en parts égales entre les enfants et ont augmenté à chaque génération la parcellisation des unités foncières ont empêché non seulement l'installation d'un capitalisme agraire, mais ont fini par causer une pulvérisation de la propriété, également catastrophique pour la production.

Dans ces conditions, le paysan ligure n'a jamais cessé d'être exploité : exploité par les gouvernements qui l'ont accablé d'impôts toujours plus élevés qui servaient à protéger les milieux véritablement privilégiés, par les gouvernements qui abandonnèrent dans l'incurie la plus déplorable ses villages et lui refusèrent routes, eau, assistance médicale, école, hygiène ; exploité par le capitalisme terrien des régions les plus riches et les plus avancées qui concurrençaient victorieusement ses produits rares et obtenus à grande fatigue jusque sur les marchés locaux ; exploité par le capitalisme industriel qui l'assujettissait à la tyrannie des prix plus élevés que ses possibilités pour toutes les marchandises qui lui étaient indispensables, des outils aux insecticides, des engrais aux vêtements.

Ainsi se forma le caractère du paysan ligure : la lutte continue contre les adversités le rendit calme, tenace, patient ; le démantèlement des propriétés fit de lui un individualiste, renfermé sur soi, souvent égoïste.

Et pourtant les paysans des montagnes ligures ont fait valoir dans la Résistance un enthousiasme, un esprit combatif, une solidarité, un désintérêt qui mettent à mal toute définition superficielle de leur caractère. En témoignent le nombre élevé de combattants, de commandants, de morts que les paysans ont

donné aux brigades Garibaldi⁴, en témoigne le soutien fraternel aussi bien matériel que moral qui fut donné aux résistants qui combattaient dans leur vallée; en témoignent enfin les populations massacrées, les villages mis à sac et à feu par la main allemande et la main fasciste.

N'auront certes pas manqué les cas où un individualisme de bas étage porté à l'extrême a conduit certains à s'absenter ou même à se venger personnellement quand ce ne fut pas à se prêter à la délation, mais il s'agit de cas isolés limités à des personnes ou à un village, qu'il faut opposer à tous ces noms d'hommes, jeunes et vieux, aux nombreux noms de pays de Castelvittorio, à Badalucco, de Vignai à San Faustino qui tous se distinguèrent dans la lutte et dans la souffrance. La guerre de libération fut la première guerre profondément ressentie par les paysans ligures.

Et que vaille pour tous l'exemple de Castelvittorio, pays confiné sur une hauteur de la Val Nervia, pris entre des montagnes couvertes des bois les plus denses où viennent se cacher des sangliers et des *fasce* cultivées qui s'élèvent jusqu'à mille mètres. Les « *castelluzzi* [les habitants de Castelvittorio]», grands travailleurs et grands chasseurs, se rendirent célèbres par l'acharnement avec lequel ils défendirent leur village à chaque fois que les Allemands ou les fascistes tentèrent de le conquérir.

Castelvittorio compta plus de soixante morts pendant les vingt mois que dura le combat, la plupart des maisons furent incendiées par les Allemands, mais le nombre des Allemands morts sous les coups de quatre-vingt-onze vieux chasseurs de sangliers fut plus élevé encore. Quand les Allemands occupèrent le village, la population se cacha avec le bétail par les campagnes et par les bois; les espions du village avaient été

immédiatement éliminés, à commencer par le curé du village, personnage louche à l'existence dissolue, Don Padoan ; les partisans en déroute ou blessés se dirigeaient vers les campagnes de Castelvittorio pour y trouver protection et assistance.

Si pendant qu'ils labouraient leurs terres, les « *castelluzzi* » entendaient des rafales de mitraillettes dans une vallée voisine, ils abandonnaient leur « *magaiu* », empoignaient leur fusil, et courraient prêter main forte aux résistants. Dans l'histoire de ces vallées, la guérilla des brigades Garibaldi restera comme leur épopée ; les vieux chasseurs ont pris l'habitude de se vanter du nombre de sangliers qu'ils ont tués et de celui des Allemands qu'ils ont abattus.

Après les combats victorieux d'avril, les paysans de la Vallée de la Nervia ne purent pas encore se dire tout à fait libres⁵. La zone fut occupée par les troupes françaises, accueillies à bras ouverts par les habitants des vallées qui étaient liés à la France voisine par des intérêts et des rapports continus. Mais les cliques militaires françaises avaient des visées expansionnistes pour l'arrière-pays ligure et sur une partie de la côte : les troupes françaises, celles de métropole et celles de couleur, furent poussées à un comportement fait d'abus et d'oppressions brutales, plus digne de conquistadors que de libérateurs. Des référendums arbitraires furent imposés sur la base d'ingérences d'ex-immigrés, d'intimidations, de constrictions sur le ravitaillement à ceux qui ne se résolvaient pas à voter pour la France ; les résistants furent persécutés.

Mais les populations paysannes qui avaient lutté pour leur propre libération, en dépit de leur francophilie traditionnelle, comprirent les intérêts réactionnaires de cette manœuvre et ne se prêtèrent pas au jeu. Leur résistance entraîna l'échec de la

tentative militariste des Français, et à la suite d'accords entre les alliés, les troupes françaises durent abandonner la zone.

Aujourd'hui dans la région de Vintimille suppliciée est né le « Mouvement Autonomiste Amelio », qui a pour ambition de constituer un petit état indépendant dans les vallées de la Roya et de la Nervia, une espèce de zone franche entre l'Italie et la France. Mais le mouvement, même s'il prend appui sur les mécontentements justifiés de ces régions, n'est suivi que par des milieux bourgeois restreints.

Pourquoi donc ces populations, ruinées par la guerre fasciste, vidées de leur sang et abandonnées par tous les gouvernements italiens, ces populations à qui la France est toujours apparue comme un pays privilégié, comme le refuge de la misère, pourquoi ces populations ne se séparent-elles pas de l'Italie? L'exaspération populaire a trouvé son exutoire dans la lutte pour la libération : aujourd'hui les paysans ligures se sentent des vainqueurs pour la première fois de leur histoire. Et, conscients que la solution de leurs problèmes est reliée à la solution des problèmes de toutes les classes laborieuses, ils attendent confiants que la liberté conquise en combattant leur apporte à eux aussi la justice.

Quand la révolution économique du siècle dernier commença à faire sentir ses effets, les populations de l'arrière-pays ligure, que les nouvelles conditions de production et d'échange avaient plongées dans la misère, commencèrent leur lent exode, un exode qui, à cause de l'augmentation des impôts et des restrictions en tout genre a atteint son acmé pendant le fascisme.

L'émigration était dirigée pour l'essentiel vers la France, où les populations ligures continuaient à exercer l'agriculture et à paître les troupeaux, et y faisaient parfois fortune. Les

conditions salariales des ouvriers agricoles en France étaient meilleures que celles des petits propriétaires en Italie, et les émigrés avec les gains de leurs journées à l'étranger pouvaient payer les impôts qui pesaient sur les propriétés qu'ils avaient dû abandonner. Mais le fascisme interdit l'expatriation, et l'émigration se déplaça vers les villes proches de la riviera italienne, pour se concentrer sur l'industrie touristique et les cultures florales. Des villages entiers restèrent déserts, et, dans des vallées entières, les restanques des « *fascie* » retournèrent à l'état sauvage, après des siècles de culture.

Un progrès pour la vie et la production des populations de l'arrière-pays ligure est-il envisageable, ou ces populations sont-elles vouées à l'émigration ou à la disparition? Quand on se mettra à valoriser techniquement et rationnellement les montagnes de la Riviera occidentale comme on l'a fait pour les montagnes suisses, quand des lois défendront le travailleur et le petit propriétaire agricole et le berger comme elles les défendent en France, alors le paysan ligure pourra lui aussi connaître la voie du bien-être, du progrès, et de la productivité. Le fascisme, tout occupé qu'il était à se lancer dans des guerres et des entreprises coloniales, laissa l'arrière-pays ligure se dégrader, ne s'occupa pas de l'aspect médiéval de ces villages, construisit des routes selon des critères militaires absurdes, sans prêter attention aux intérêts de la population, ne se souvint des paysans que quand il fallut leur faire payer les impôts ou les envoyer sous les drapeaux, resta incapable en tout état de cause de mettre sur pied un programme qui fût dans leur intérêt.

En Ligurie, un complément nécessaire de la famille paysanne est la chèvre. Elle est la mieux adaptée pour les terrains rocheux et broussailleux, elle donne le lait et l'engrais sans coûter ce que

Table

« Du fond de l'opaque j'écris. Les Liguries d'Italo Calvino » par Martin Rueff	7
Ligurie maigre et osseuse	41
Sanremo, ville de l'or	50
Ligurie	55
Savone : histoire et nature	71
La mer forme le troisième côté	81
Eaux-fortes de Ligurie	93
Notes	101
Liguria magra e ossuta	107
Sanremo città dell'oro	116
Liguria	121
Savona: storia e natura	136
Il terzo lato è il mare	150
Acqueforti di Liguria	155